

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

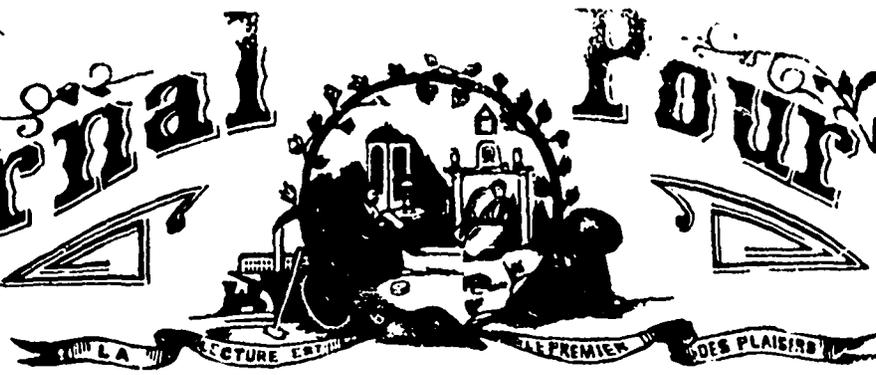
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

Journal pour tous



Vol. II.

OTTAWA, 18 SEPTEMBRE, 1879.

No. 3.

Nous ferons tirer au sort par tous nos souscripteurs, dans le courant de l'année, sous forme de Prime, un Guéridon (petite table pour pot de fleurs) évalué à \$5, semblable à celui que nous avons donné pour le Bazar de l'Institut Canadien de cette ville.

L'HONNÊTE HOMME.

Suite.

Après avoir allumé du feu dans la cheminée, après s'être assurée que son maître ne serait pas trop mal couché, et qu'il n'aurait pas trop froid au lit, pourvu, toutefois, qu'elle ajoutât aux couvertures son propre mantelet, Marianne déshabilla monsieur Capron et chercha à l'encourager par de bonnes paroles.

"Il ne faut point nous inquiéter, monsieur...citoyen, veux-je dire, ajouta-t-elle (car, on le sait, pour parler à son maître, elle était obligée d'élever beaucoup la voix, et peut-être des espions écoutaient aux portes), il ne faut point nous inquiéter; car on ne peut tarder à reconnaître notre innocence et à nous mettre en liberté. Bah! bah! un jour ou deux de prison nous en feront paraître la liberté meilleure. Et vive la liberté! cria-t-elle avec intention, car elle avait vu reluire à travers les fentes de la porte une raie lumineuse qui annonçait l'arrivée de quelqu'un.

"C'était le geôlier et le souper.

Le souper, chèrement payé, et grâce à quelques modifications que lui fit subir Marianne, ne se trouva pas trop mauvais; de sorte que servi commodément dans son lit et réconforté par un bon repas, monsieur Capron ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil profond jusqu'au lendemain matin à neuf heures.

"Le lendemain, à neuf heures, deux gendarmes, vinrent l'éveiller pour le conduire, lui et Marianne, devant le tribunal révolutionnaire.

"Chemin faisant, avec intention et de manière à être entendue des gendarmes parlait à mi-voix de son perroquet. "Monsieur, disait-elle, que je suis fâchée du désagrément que vous a causé ma sottise bête. C'est

moi qui l'ai élevée, moi qui lui ai appris à parler, et je suis bien contrariée de ne point vous avoir prévenu que je l'avais, malgré vos ordres, rapporté. Mais que voulez-vous? vous m'auriez mise à la porte, car vous êtes si bon patriote."

"Le vieillard était trop sourd pour l'entendre, et trop affaibli d'ailleurs pour soupçonner les intentions généreuses de Marianne.

"On arriva au tribunal.

"Capron, reconnaissez-vous ce perroquet? demanda l'accusateur public."

"Marianne répéta, en la changeant, la question du président à son maître qui ne l'entendait pas.

"Le citoyen demande si vous reconnaissez mon perroquet."

"Et les yeux fixés sur son maître, le cœur palpitant d'une transe horrible, elle attendit avec une horrible anxiété, la réponse qu'il allait faire.

"Oui, répliqua monsieur Capron, édant à son insu à l'impulsion habile de sa gouvernante. Oui, c'est le perroquet de Marianne."

"Marianne respira librement.

"Et d'où vous vient-il?"

"Monsieur Capron n'entendit pas la question de l'accusateur public et répondit de nouveau:

"Ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire, à Marianne.

"—Oui, dit la généreuse fille, comme mon perroquet criait; vive le roi! et que cela mettais mon maître...le citoyen Capron en colère, comme il m'appelait aristocrate et qu'il voulait me chasser, j'avais mis en pension la pauvre bête chez madame de Fremery, une bonne royaliste, celle-là!... Mais elle est morte et il m'a bien fallu reprendre mon perroquet. Je ne l'avais point dit à mon...au citoyen Capron, qui ne savait pas le perroquet chez lui, et qui l'eût fait tuer immédiatement; car c'est un chaud patriote, que ce vieux sans-culotte-là."

"Elle avait soin en disant cela de se tourner de manière à ce que son maître ne pût comprendre ses paroles.

"Alors un mouvement se fit dans l'auditoire. Quelqu'un perça la foule et s'avança jusqu'à la balustrade qui contenait le public hors de l'enceinte réservée aux membres du tribunal; c'était le notaire, exécuteur des der-

nières volontés de madame de Fremery. Il allait parler, il allait empêcher la vieille fille de se sacrifier pour son maître; mais Marianne l'arrêta d'un regard suppliant.

"Le notaire rentra dans la foule.

"Le tribunal, insoucieux du dévouement de cette fille, sans y prendre garde, sans le soupçonner peut-être, interrogea de nouveau le vieillard, qui répondit d'une manière assez insignifiante pour ne point se compromettre et rendre nuls les mensonges généreux de Marianne. Il fut acquitté, et Marianne condamnée à mort.

"Au moment où le juge élevait la voix pour prononcer la sentence, Marianne lit un peu de bruit pour que son maître n'entendit pas.

"Elle réussit au gré de ses désirs.

"Suivant la coutume de ce temps horrible, on la conduisit immédiatement dans une chambre voisine où l'attendait le bourreau. Pendant ce temps-là, des amis dévoués emmenaient monsieur Capron, et lui cachaient le sort réservé à Marianne, à Marianne que le vieillard s'étonnait de ne plus trouver auprès de lui.

"Tandis que le bourreau faisait la toilette de Marianne, il y avait parmi les témoins de ces apprêts funestes une personne que connaissait cette vieille fille.

"Écoutez-moi, lui dit-elle, allez de ma part trouver Françoise Chomez, ma cousine; dites-lui que je désire qu'elle devienne la gouvernante de mon maître. C'est un vieillard doux et bon à servir; il la prendra à son service dès qu'il saura que c'est moi qui la lui envoie.

"Mon maître a besoin que l'on respecte ses habitudes; il faut qu'il se couche de bonne heure; si le chevet de son lit n'était pas assez élevé, le sang lui monterait à la tête, et cela pourrait provoquer une atteinte d'apoplexie. Mon Dieu! si j'avais pu voir Françoise et lui donner moi-même toutes ces instructions!... En ai-je le temps, citoyen?"

"Le bourreau répondit par un signe de tête négatif.

"Cela est malheureux! Pauvre monsieur Capron, que va-t-il devenir sans mes soins!"

"Et on l'emmena à l'échafaud.

"Chemin faisant, elle était encore

troublée dans ses prières par cette pensée :

“ Que va-t-il devenir sans moi ! ”

“ Enfin, en montant les fatals degrés, elle se retourna pour chercher dans la foule celui qui devait porter à la future gouvernante de monsieur Capron les instructions de Marianne :

“ Recommandez surtout à Françoise, lui cria-t-elle, que le chevet du lit du brave homme soit bien élevé.

“ Huit jours après, mourut monsieur Capron. On lui avait caché que Marianne, par un dévouement sublime, était morte à la place de son maître; mais il n'avait pu vivre sans elle, sans entendre sa voix, sans se voir entouré constamment de ses soins. Il était mort de chagrin, mort de l'absence de Marianne, mort en l'appelant pour qu'elle lui donnât les tisannes que lui présentait en vain Françoise Chomez.”

“ Vous pleurez, Émile ! Et je le vois, mon récit a guéri la plaie qu'avait faite à votre cœur le parjure de ce misérable Jean Huard ;... mon récit vous rend la croyance à la vertu ”

XVIII.

La fortune d'Émile n'était que fort médiocre, malgré les débris de l'héritage de sa femme qu'il était parvenu à sauver, lorsque son beau-père avait été frappé par la mort d'une manière si prompte et si terrible. D'un autre côté, quoique le jeune négociant eût donné à son commerce toute l'extension possible, cette extension avait des bornes imposées par la nature même des produits qu'il fabriquait et par les besoins du pays qu'il habitait; ces besoins, naturellement, ne pouvaient pas dépasser une certaine consommation.

Il faut joindre à cela les charges de sa famille, et songer depuis combien peu de temps il avait cessé la généreuse association qui le faisait travailler pour son père et pour ses sœurs.

Néanmoins, chaque année, comme le prouvait son inventaire, lui amenait une amélioration notable, fruit de son économie, de son esprit d'ordre et du zèle merveilleux avec lequel le secondait sa jeune femme. Car l'économie et l'esprit d'ordre centuplent la valeur et les avantages d'un objet. Telle humble étoffe habilement employée se pare d'un luxe plus réel et plus charmant qu'un tissu coûteux mis en œuvre sans goût et sans soins. “ J'aime mieux, disait Franklin, une aune de toile taillée par une sage ménagère, qu'une pièce de velours chiffonné par une écervelée; on sourira de l'aspect frais et gracieux de la toile, tandis qu'avec dégoût on détournera les yeux loin du velours.”

Certes, Franklin eût salué avec respect le logis dirigé par l'active et industrieuse Thérèse, car c'était une

sorte de temple consacré à l'ordre et à la propreté. Sans doute, on ne retrouvait plus la simplicité sévère et antique qui caractérisait quelques années auparavant le séjour de la vieille madame Dorvilliers. Mais, en revanche, les meubles d'autrefois s'étaient rajeunis par un art ingénieux, ou bien avaient cédé la place à des objets d'un goût plus moderne, quoique tout aussi simple. Des paniers peints, choisis avec tact, animaient les murailles de leurs tentures pleines de fraîcheur et d'éclat. Des mouselines brochées retombaient en rideaux autour des fenêtres, et partout le merisier, cet acajou de nos pays du Nord, s'étalait en table, se courbait en chaises et se dressait en buffets et en commodes. Le petit salon où se tenait d'ordinaire Thérèse était vraiment un chef-d'œuvre de recherches et de coquetterie modestes. Le bois de noyer si beau de ses taches grises et noires aux tons vigoureux et glacés, avait fourni le bois de tous les meubles, et avait été travaillé par un ouvrier du pays, avec un soin d'autant plus grand qu'il s'agissait de satisfaire madame Dorvilliers; enfin, des jalousies donnaient, durant les chaleurs de l'été, une bonne fraîcheur à cette pièce exposée de façon à ne point perdre, l'hiver, un seul rayon du soleil de midi. C'est là que demeurait Thérèse, entourée de ses enfants, toujours d'une éblouissante propreté; car chaque fois que, las de leurs jeux, ils revenaient près de leur mère, une toilette nouvelle réparait le désordre de leur vêtements. Il fallait les voir, ces jolis petits anges, assis sur des tabourets aux pieds de leur mère, et feuilletant un grand livre d'images, présent du docteur Delloye! — *A continuer.*

—:o:—

LE DOCTEUR TRIFONE.

Suite.

A mon ami Aug. Durieu.

“ Le hasard voulut que nous arrivassions à l'époque où le docteur se trouvait au château.

“ Un soir, sir Lionel désira faire avec moi une promenade à cheval dans la campagne, mais au moment de partir j'éprouvai de si violentes palpitations que je dus renoncer à ce plaisir: sir Lionel partit seul.

“ Mon oncle, que je n'avais pas voulu inquiéter, me croyait absente du château.

“ Plus calme après une heure de repos, je quittai ma chambre pour aller le retrouver.

“ Le docteur et lui faisaient chaque soir leur partie d'échecs dans un petit salon du rez-de-chaussée.

“ Je traversai en hésitant, et dans l'obscurité, la salle de billard qui ouvrait sur cette pièce.

“ Une simple portière de soie me séparait des deux amis que j'entendais causer à voix basse, j'allais entrer, lorsque l'on prononça le nom de ma chère petite Lucy; un irrésistible mouvement de curiosité m'arrêta.

“ J'ai entendu dire souvent que l'on tombait foudroyé par une émotion au-dessus des forces humaines, et que la terreur pouvait faire blanchir nos cheveux en quelques minutes.

“ Je suis encore à me demander comment je ne suis pas morte ce soir-là de désespoir.

“ Mon oncle venait de détailler, en termes techniques, tous les symptômes que j'éprouvais, et il interrogeait son ami avec une hésitation si douloureuse que sa voix tremblait: lorsque le docteur Scamp lui dit ces paroles qui sont restées gravées dans ma mémoire en lettres de feu :

“ Vous connaissez aussi bien que moi, mon ami, la situation de lady Stanley, et le peu d'espoir qui nous reste; la maladie a pris depuis un an un caractère tellement grave que notre science ne peut que la soulager sans la guérir. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une question de temps. Ce que vous ignorez, mon pauvre Guillaume, c'est que cette affection devait être héréditaire; la petite Lucy est déjà frappée, non pas mortellement comme sa mère, mais elle est si faible et si chétive que le traitement serait aussi dangereux que la maladie même.

“ Ce n'est le plus souvent qu'après de nombreux essais que nous arrivons à trouver le médicament salutaire à telle ou telle nature; or, je vous le répète, mon bon Guillaume, la petite Lucy est tellement chétive et nerveuse que j'hésiterais à employer avec elle les substances les plus actives en pareil cas... Il faudrait arriver pour ainsi dire du premier coup à trouver un remède victorieux, en expérimentant longtemps sur une nature identiquement semblable. Ah! si l'on pouvait obtenir ce résultat, je ne doute pas que l'enfant ne soit sauvé.”

“ Vous dire ce qui se passa en moi lorsque j'entendis cette horrible révélation, je ne saurais trouver des mots et des phrases pour vous l'exprimer; c'est en me traînant sur les genoux, en m'accrochant aux meubles, et en dévorant mes sanglots que je parvins à regagner mon appartement, où je tombai évanouie.

“ Quand je repris connaissance, mon mari et mon oncle étaient près de moi. Je m'efforçai de leur sourire pour détourner leur soupçon; ils ignorèrent toujours ce qui s'était passé dans cette lugubre nuit.

“ Le lendemain, nous partîmes pour Londres, et huit jours après notre arrivée mon mari mourut des suites d'une chute de cheval.

—Pauvre femme... pauvre lady Stanley, murmura Trifone avec une émotion véritable.

—La mort avait touché de son doigt la porte de notre maison... Ma chère petite fille venait de perdre son seul appui, sa dernière affection dans le monde, car je ne comptais pas, moi dont l'existence éphémère pouvait se briser en quelques heures... ce n'était plus qu'une question de temps.

—Mais j'étais libre, j'étais riche, une pensée soudaine vint ranimer mes forces et mon courage. Le docteur avait dit que pour sauver ma fille il fallait étudier sur un autre l'effet des médicaments que l'on devrait employer plus tard pour elle-même; quelle autre que moi, sa mère, pouvait mieux remplir ce saint devoir?

—Ainsi, dit Trifone en regardant lady Jane avec bonté, c'est pour sauver votre enfant que depuis trois ans vous courez par toute l'Europe pour consulter les plus célèbres médecins.

—Oui, dit-elle, avec une énergie singulière, pour mon enfant, rien que pour mon enfant que je veux sauver.

—Et le monde ignore le secret de votre existence?

Le monde me considère comme une excentrique ou une égoïste que la peur de la mort a rendue follement prodigue.

—Sir William lui-même ne connaît pas la réalité?

Les joues de la jeune femme se colorèrent légèrement à cette question.

—Sir William doit toujours l'ignorer, dit-elle en baissant les yeux.

Trifone se leva, et arrêtant sur lady Jane un regard affectueux et pénétré:

—Vous m'avez parlé comme à un ami, milady, je serai digne de l'honneur que vous m'avez fait, mais avant de rien tenter, permettez-moi de poser mes conditions.

—Parlez, monsieur, si élevés que soient les honoraires que vous exigerez...

—Vous ne comprenez pas, milady, interrompit Trifone avec dignité, les conditions dont je veux vous parler ne sont pas de cette nature... Ce que je veux, c'est votre confiance absolue, c'est le rellet de toutes les sensations de votre âme. Ce que je veux encore, c'est votre amitié et votre estime.

—Oh! je sais que je dois vous paraître d'une inconvenance rare en vous parlant ainsi, et qu'il est bien difficile, quand on se nomme lady Stanley, de rompre avec tous les préjugés de la naissance et de la fortune, pour tendre la main à un homme qui fait la parade sur la place publique. Que voulez-vous, milady, chacun a son orgueil et sa fierté; or, comme je tiens à vous sauver, vous

et votre enfant, je prends le système qui me semble le meilleur pour arriver au but que je dois, que je veux atteindre.

—Je ne sais pas pour combien de temps je vous imposerai cette étrange convention; mais ce que je puis vous jurer, c'est que tout ce qu'une créature humaine peut dépenser en dévouement et en intelligence, je le dépenserai pour vous, milady.

—J'accepte, docteur, et si vous réussissez pour mon enfant, je ne serai pas ingrate envers vous.

—Quelle jolie petite fille!" murmura doucement le docteur en se penchant sur l'enfant, qui dormait toujours.

Lady Jane appuya son mouchoir sur sa bouche pour étouffer un sanglot.

—Allons, allons, du courage, milady, reprit Trifone avec bonté, en se mettant à genoux sur le tapis, pour appuyer l'oreille sur le cœur de Lucy.

—Eh bien! docteur?" demanda lady Jane après un assez long silence.

Trifone se releva lentement et réfléchit une minute, un siècle pour la malheureuse mère.

—Je n'entends rien de bien grave, dit-il d'une voix posée; mais j'ai besoin d'observer avec plus de soin: j'attendrai son réveil.

—Lucy ma belle petite! murmura lady Stanley en appuyant ses lèvres sur le front de l'enfant, réveille-toi.

—Non, non, dit le docteur d'un ton de doux reproche, j'ai tout le temps d'attendre.

Mais la recommandation du docteur devenait inutile: car miss Lucy ouvrait les yeux et souriait à sa mère.

—Ah! mère, le docteur Punch, fit-elle en désignant le docteur.

—Pardon, dit Trifone en riant, le docteur Pulcinella: nous sommes en Italie, mon enfant.

Lucy se laissa glisser à terre, et alla se poser bien en face de lui, le regardant avec un petit sourire fin.

—Allons, fit-elle, amuse-moi comme hier à la Piazza Reale.

—Je veux bien, reprit Trifone en s'asseyant sur ces genoux et en lui grinçant trois ou quatre lazzis en voix de ventriloque.

Miss Lucy se mit à éclater de rire.

—A présent, continua Trifone en la déposant à terre, jouons.

—Oui, répéta l'enfant, jouons.

Trifone prit une orange dans une corbeille et la fit rouler sur le tapis.

Miss Lucy courut après cette balle improvisée, et ce jeu continuant pendant quelques minutes, elle ne tarda pas à revenir s'appuyer sur les genoux de Trifone, haletante de fatigue.

A Continuer.

**Les Enfants ridicules.—La Mère coupable.
Le Père sensé.**

Je balbutiai des mots mâchés sur l'air d'une dénégation.

—Je vais vous étonner davantage, me dit-il. Je n'ai pas de voiture, et je n'aime pas la marche. On a tout les jours chez moi à dîner la soupe, un rôti, des légumes, et je suis extrêmement gourmand. J'ai une maison simplement meublée, et j'aime le luxe. Je n'ai que deux servantes, et il me plairait d'avoir un nombreux domestique. Mais j'ai trois filles à marier.

—Je comprends, vous voulez leur amasser une grosse dot...

—Vous ne comprenez pas du tout. J'ai à peu près soixante mille francs de rente. Supposez que je les dépense. Chacune de mes filles serait élevée dans les habitudes d'à peu près cinquante mille francs de rente, car les domestiques, les voitures, l'ameublement, ne coûtent guère plus cher pour cinq personnes que pour une. Supposez que je les marie toutes les trois en même temps: ce serait un grand sacrifice que de partager ma fortune avec elles, car il me faudrait diminuer mon train, mes habitudes, mon luxe, mon bien-être même de la moitié. Eh bien! cela leur ferait à chacune dix mille livres de rente.—Je ne compte pas tout sacrifier à la fortune dans le choix de mes gendres, je ne leur donnerai ni des vieillards, ni des trop laids, ni des imbéciles, ni des coquins; je veux qu'elles soient honnêtes femmes. D'ailleurs, un homme qui aurait deux cent mille francs ne se contenterait pas aujourd'hui d'une femme qui ne lui apporterait qu'une dot égale à sa fortune. Peut-être mes gendres seront d'honnêtes jeunes gens, commençant une profession libérale, et n'ayant rien à eux que des talents et de la probité.—En tous cas, supposons pour leur revenu un capital de cent mille francs,—fortune et travail compris:—voilà donc chacune de mes filles, sa dot comprise, avec quinze mille francs de rente à peu près. Nous nous sentirions tous ruinés et pauvres,—ma femme et moi avec la moitié de nos revenus ordinaires, chacune de mes filles avec le tiers du bien-être auquel elle aurait été accoutumée.

Et Dieu sait alors quel beau cadeau j'aurais fait à mes gendres!—Si Dieu ne le savait pas, il n'aurait qu'à le demander au diable. Mes filles entreraient dans des mai-sons relativement pauvres, elles n'auraient plus de voitures, leur table leur semblerait médiocre, il faudrait diminuer les frais de leur toilette, avoir moins de domestiques, etc.; elles seraient malheureuse et rendraient leurs maris malheureux ou les ruineraient. Loin de là, je dépense dans ma maison quinze mille francs par an.—En défalquant des dépenses qui profitent à tous sans augmentation, celles qui s'accroissent par le nombre de ceux qui en profitent, il faut compter que chacune de mes filles est habituée à une situation qui représente à peu près huit mille francs de rente.—Si je les mariais demain, en leur donnant à chacune six mille francs de rente, à des hommes qui auraient de leur côté ou une fortune égale, ou un talent ou une industrie équivalents,—voyez quelle serait la situation.—D'abord, ma femme et moi, nous mettant à même ce qui nous resterait de notre revenu, nous mènerions un train de trente-deux mille francs par

au.—Je ne tiens pas compte de ce que j'économise; c'est-à-dire que nous augmentions notre bien-être et notre luxe de deux tiers, — car nous n'aurions plus à partager avec nos filles. — Chacune d'elles entrerait dans une vie de donzo mille francs de rente, c'est-à-dire se verrait plus riche d'un tiers qu'elle n'était chez nous.

De plus, il est d'une bonne morale de laisser à des filles des ambitions qui seront satisfaites par leurs maris. — Il ne faut pas qu'une fille croie de cendre et s'appauvrir en prenant un mari; il faut qu'elle se sente élevée et enrichie au contraire. — Si, une fois mariée, elle a un plus riche mobilier, de plus élégantes toilettes, une table mieux servie, des domestiques plus nombreux, — elle attribuera cet accroissement de bien-être au mariage et au mari, elle en aimera davantage l'homme avec lequel elle doit passer sa vie, et elle en sera plus heureuse. Supposons le con-

traire. — comme je l'ai fait en commençant, vous aurez naturellement des résultats opposés: Mes filles malheureuses, des maris moins aimés et moins respectés. Mais ce n'est pas tout. Beaucoup de gens habitent leurs filles à vivre sur le pied d'une fortune dont ils ne pourront même, en condamnant leur vieillesse, à eux, à des privations, leur donner qu'une partie. — Mais le nombre est encore plus grand de ceux qui, n'ayant pas une fortune de fonds, — mais ayant des places chèrement rétribuées, une profession productive, une industrie féconde, dépensent tout ce qu'ils gagnent, et ne pourront donner à leurs filles que peu ou point de dot. Et bien! ces filles ne trouveront pas à se marier à des hommes raisonnables et resteront pour coiffer Ste-Catherine, comme on dit à la campagne, — et cette triste situation est encore la meilleure chance que leur présente l'avenir, car le mariage pour elles, si elles

re rencontrent des maris, sera une vie de privations, — et leurs maris leur rendront les chagrins qu'elles ne peuvent manquer de leur faire. Je vous l'ai dit, j'aime le luxe, je suis gourmand, etc., je suis moins courageux que ma femme pour les privations que nous avons décidé de nous imposer, pour le bonheur de nos filles et de nos futurs gendres. — Moi, je satisfais sournoisement mes vices; — je me suis fait membre d'un cercle où j'ai de splendides salons, où je fais une fois ou deux par semaine d'excellents dîners. Quand nos filles seront mariées, nous deviendrons riches tout de suite, j'aurai un bon cuisinier, etc. Quand vos six enfants viendront chez nous, ils profiteront de cet accroissement dont nos filles n'auront pas pris l'habitude, et leurs visites seront une fête pour elles comme pour nous.

Alphon. c.



Vue à vol d'oiseau du terrain et des bâtisses de la Société d'Agriculture d'Ottawa sur lequel doit se tenir l'Exhibition de 1879.

UNE AUDIENCE

A LA COUR DE CIRCUIT DE***

Suite.

TALON CONTRE SAUVAN.

— Oh! oh! colonel vous vous faites citer devant la Cour!

— Votre Honneur, cela arrive au plus honnête homme du monde.

— A ce titre vous êtes notre justiciable. — Jusqu'à quel heure a-t-on dansé hier chez les Fromentin? Je suis parti de bonne heure. Je n'y retournerai plus s'ils ne se décident pas à faire accorder leur piano; ma femme a eu une attaque de nerfs en rentrant à la maison.

— Voyons monsieur Talon que demandez-vous à l'amî Sauvan?

— Monsieur m'a fait faire un surtout, et monsieur ne me paye pas.

— "Excellente manière de s'habiller à bon marché!" Eh bien, Sauvan, vous entendez ce que dit Talon!

— Talon ment!

— Monsieur, la chanson dit: le tailleur vole, mais il ne ment pas.

— C'est la règle, Votre Honneur, mais nous sommes ici dans l'exception, et un simple exposé des faits vous en fournira la preuve.

— Exposez, Sauvan, exposez!

— J'ai commandé à monsieur, un surtout, c'est vrai; monsieur me l'a délivré, c'est encore vrai; mais je nio d'une manière formelle avoir refusé paiement, à preuve c'est que je dépose seize piastres

sur le bureau, lesquelles seize piastres monsieur n'a jamais voulu recevoir.

— Je n'ai jamais voulu recevoir cette somme que comme à-compte sur ma facture de trente-six piastres.

— Trente-six piastres! Trente-six piastres un surtout!

— Oui, Votre Honneur, mais c'est du enir-casimir pure laine, drap de roi importé, tout ce que la fabrique française produit de mieux.

— Monsieur Sauvan, voyez celui-ci; savez-vous combien il me coûte? douze dollars en argent dur, chez Dumas; allez-y de ma part quant vous aurez besoin de quelque chose. — Il vient de recevoir une caisse de marchandises d'Europe et voilà une paire de pantalons que je lui ai achetés ce matin, elles sont magnifiques. Monsieur Talon. Nous donnons acte à Sauvan de l'offre par lui faite de seize dollars et nous renvoyons pardevant des arbitres, à cet effet choisis par nous, pour, sur leurs dire, statuer ultérieurement s'il y a lieu.

(A continuer.)

—:0:—

VARIÉTÉS.

Le docteur South, sur la fin de sa vie, demeurait à Gaversham, dans le comté d'Oxford. Des affaires particulières l'ayant obligé d'aller à Londres, il profita de l'occasion pour faire une visite à son ancien ami, le docteur Waterland. C'était le matin, celui-ci le pressa si fort de rester à dîner, qu'il y consentit. La

femme du docteur, qui était fort avare, trouva cette invitation déplacée; elle appela son mari dans une chambre voisine où elle lui fit de violents reproches. Le bon docteur s'exensa du mieux qu'il put. Sa soumission n'adoucit pas sa femme; elle cria plus haut, et la querelle s'échauffa au point que le docteur s'emporta jusqu'à lui dire qu'il la battrait, s'il n'y avait pas un étranger dans la maison. M. South, qui avait tout entendu, lui cria sur-le-champ: — Ne vous gênez pas, mon cher docteur; ne me regardez point comme un étranger; vous savez bien que je suis votre ami.

Il ne faut faire la guerre, disait souvent Pythagore, qu'à cinq choses: aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du corps, aux séditions des villes, et à la discorde des familles.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.35
Un numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,
170¹/₂ rue Sparks, Ottawa.